

Lui qui n'avait pas pleuré durant ces huit jours passés, il pleurait maintenant que tout était fini, devant Pierre, comme un enfant. Pendant ce temps, un à un, silencieux, les hommes étaient montés et se tenaient debout, au long du mur, en face, ne se lassant pas de le dévisager. On leur avait dit que Pierre était arrivé sain et sauf, et ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Leurs faces pâles, ravagées, grimaçaient parfois ; un reste de fièvre, de ce cauchemar d'où ils sortaient à peine...

Une tristesse inconnue et qu'il ne se serait cru jamais capable de supporter, l'étreignait lentement, montait, montait en lui, immense, crevait en son cœur.

Ce n'étaient pas des êtres vivants, cela, mais des fantômes, des ombres, qui avaient été des hommes et où passait encore un peu de vie, et le reflet qui vacillait en eux en était si lointain, si frêle, qu'il n'osait pas bouger, les appeler, aller à eux, de peur de les voir tomber évanouis à ses pieds, tant, en cette minute, l'émoi qui les tenait tous semblait extrême et douloureux.

Enfin, il se domina, se reprit, parla doucement, chercha dans son âme les choses les plus tendres et les plus sincères, celles qui consolent, celles qui affirmaient le mieux son affection, son dévouement.

Il dit leurs noms, leur tendit une main où leurs pauvres mains fébriles se posèrent tour à tour et il souriait, voulant les voir sourire. Comme cela lui aurait fait du bien ! Mais ils ne pouvaient pas. Les lèvres minces, décolorées, frémissaient parfois, s'entr'ouvraient un peu, mais aucun son ne sortait des gorges serrées, aucun sourire, aussi chétif fût-il, n'éclairait ces visages amaigris, ces regards effrayants gardés dans la fixité de l'épouvante qui les avait pliés sans pitié huit jours durant.

IX

Il aurait pu repartir, fuir dès le soir même ce petit poste d'évouante et de fièvre perdu entre le ciel en

feu et les sables rouges, d'où l'air surchauffé s'élevait parfois en de brusques envolées, tandis que de grandes flammes vacillantes fermaient l'horizon, les entourant de toutes parts.

Partir !... Ce n'eût plus été lui. Au contraire.

Et au souvenir de son père expirant dans la ferme de Sainte-Marie-aux-Chesnes, comme lui il murmurait : Mes enfants !... ce sont mes enfants et je me dois à eux... Oui, père, vous aviez raison... Je ferai comme vous.

Quand ils furent partis, Pierre, réfléchissant, s'aperçut qu'il en manquait un. Il descendit.

Lorrain était toujours là sur le seuil de la petite porte, les yeux fixes, obstinés. A la voix de son lieutenant, machinalement il se leva, prit quelque temps une attitude respectueuse, mais à tout ce qui lui était dit, il ne répondait pas. Entendait-il seulement ?... Après, il reprit sa pose, son éternelle faction, comme si rien n'eût été changé autour de lui. Alors Pierre affecta de se promener dans la cour, insouciant. Mais il n'aurait pas longtemps à le faire, le soleil envahirait bientôt cette face. Tout était redevenu silencieux, le petit poste blanc avait repris sa vie somnolente. Les hommes avaient regagné leurs chambres closes et recommencé leurs siestes interminables.

Autour de lui, il n'y avait plus rien qui eût vie, rien que ce pauvre fou qui le regardait de ses grands yeux de fièvre mais ne le voyait pas réellement, la pensée absente, détraquée.

Cependant, depuis un moment, il y avait quelqu'un dans l'escalier qui montait, descendait, scandant ses pas. Cela allait comme une machine d'horlogerie bien réglée ; à peine un repos, parfois, de quelques secondes. Et puis, les mêmes pas lourds sonnaient sur les marches en bois, dans l'ombre, là-haut, remontant, redescendant...

Il rentra. Sur le palier du premier étage un homme s'effaça pour le laisser passer.

— Eh bien ! Guillaume, dit-il. Où allez-vous ?

— Moi ! je descends... On m'appelle.

— Ah ! fit Pierre simplement, et il continua.

Arrivé au palier du second, il s'assit sur la dernière marche, pour voir. Sous lui, toujours l'homme montait et descendait. Quand il s'arrêtait, il s'essuyait le front d'un revers de main brusque, comme un tâcheron ayant accompli un dur travail ; il soufflait, puis murmurait : "Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !..." d'une voix sourde, cassée. Et il recommençait.

— Il vaut mieux les laisser tranquilles, avait dit le caporal. Vous verrez. Ça passera.

Cependant, au milieu de la journée, n'y tenant plus. Pierre revint s'asseoir sur cette marche et comme l'homme arrivait, il l'appela. Il dut répéter son nom, très haut, prendre un ton de commandement.

Alors Guillaume s'arrêta en face de lui, deux marches plus bas, hébété.

— Mon lieutenant ?...
— Asseyez-vous là, à côté de moi.

L'homme tomba comme une masse, et aussitôt mit sa tête dans ses mains.

Alors Pierre s'ingénia, lui dit tout ce qui lui passait par l'esprit, accrochant les idées les unes aux autres sur le dernier mot tombé. Quel était son pays ? Comment labourait-on chez lui ? Savait-il bien tracer le sillon et conduire ses grands bœufs roux ?...

Et à cette évocation du pays, Guillaume, peu à peu, avait relevé la tête, écoutant comme en un rêve cette voix de son chef qui s'était faite très douce pour l'émouvoir, pour mieux gagner le chemin de son cœur, si gros, si triste...

La voix, encore un peu frêle, incertaine, il osa parler.

Son pays, à lui, c'était le Périgord. Là-bas, en plein au milieu des grands bois de châtaigniers il y avait la ferme où il était né, où les siens vivaient encore. Les champs se cachaient en un ravin déboisé,